

Les énoncés détachés dans la presse écrite. De la surassertion à l'aphorisation

Dominique MAINGUENEAU

Université Paris XII (France)

dominique.maingueneau@wanadoo.fr

This article differs from most of the research on reported discourse in the newspapers. It focuses on utterances that were detached from a text, but were not inserted into a new set of sentences. The press can be considered as a medium that systematically detaches utterances deprived of context and puts them into circulation. In the first section, I reflect on the very fact of detaching utterances and introduce the concept of "overassertion" ("surassertion"), i.e. the operation that emphasizes in a text what fragments can be detached. In the second section a distinction is made between "overassertion" and "aphorisation", whose pragmatic status is quite specific. This allows us to distinguish between two types of utterances: "textual enunciations" ("énonciations textualisantes") and "aphorizing enunciations" ("énonciations aphorisantes").

De nombreuses recherches ont été menées sur le discours rapporté dans la presse écrite¹. A la différence de la plupart de ces travaux, je vais m'intéresser ici à des énoncés détachés devenus autonomes, c'est-à-dire qui ne sont donc pas réinsérés dans la continuité d'un nouveau texte. Une telle problématique dépasse de beaucoup le cadre de la presse, mais cette dernière y fait massivement appel. Cela se comprend: comme tout média, la presse peut être considérée comme une machine à découper et à mettre en circulation des énoncés. Je commencerai par réfléchir sur le phénomène du détachement, de façon à introduire la notion de "surassertion" (Maingueneau, 2004), qui va elle-même nous amener à un régime d'énonciation particulier, celui de l'"aphorisation".

1. Le détachement

Il circule dans les mémoires collectives un grand nombre d'énoncés brefs, en général constitués d'une seule phrase, qui contribuent à renforcer l'identité du groupe et dont le signifiant et le signifié sont pris dans une organisation plus ou moins prégnante (par la prosodie, des rimes internes, des métaphores, des antithèses...). J'ai parlé de "mémoires collectives" au pluriel parce qu'il peut s'agir d'énoncés attachés à un groupe restreint (une secte, une discipline

¹ Pour le français, voir par exemple Darde (1988), Laroche-Bouvy (1988), Maingueneau (1998), Komur (2004), Flottum (2000), Rosier (2002), Bastian et Hammer (2004), Marnette (2004), Tuomarila (2000).

académique...) ou à l'ensemble d'une communauté culturelle: dans l'espace francophone p.ex. "Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement" (Boileau), "Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là" (Victor Hugo), etc. Ces énoncés peuvent être des séquences autonomes par nature (ainsi les proverbes, les devises...), ou des énoncés qui ont été détachés d'un texte. Les énoncés qui vont nous retenir ici sont eux aussi des énoncés brefs et autonomes, mais il s'agit d'énoncés que la presse a détachés d'un texte et qui, du moins au moment où ils sont publiés, ne sont pas mémorisés par une collectivité.

Il ne suffit pas de constater que certains énoncés qui ont été autonomisés ont été détachés d'un texte. En fait, ce travail de détachement ne s'exerce pas sur n'importe quel matériau verbal; de nombreux énoncés détachés sont des énoncés qui dans le texte source se présentaient comme détachables. Cela n'est en rien spécifique de la presse. On peut évoquer par exemple le cas de ces "maximes" qui émaillaient le théâtre classique français du XVII^e siècle, surtout la tragédie. Les auteurs cherchaient constamment à produire des formules détachables, des "sentences" bien frappées. Ainsi dans cet extrait du *Cid* de Corneille:

Don Rodrigue.

Parle sans t'émouvoir.

***Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées
la valeur n'attend point le nombre des années.***

Le comte.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

Don Rodrigue.

***Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.***

Le comte.

Sais-tu bien qui je suis?

Don Rodrigue.

Oui; tout autre que moi
au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur;
mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.

à qui venge son père il n'est rien impossible.

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

(*Le Cid*, Acte II, scène II).

Il est facile d'identifier dans ce passage un certain nombre de séquences qui apparaissent détachables et que nous avons mises en gras: ce sont des énoncés généralisants qui énoncent un sens complet; ils sont brefs et fortement structurés. Voués à la mémorisation et au réemploi, ils doivent être prononcés avec l'ethos emphatique qui convient.

Ces "maximes" reposent sur la combinaison apparemment paradoxale de deux propriétés:

1. elles doivent être perçues comme inédites;
2. elles doivent être perçues comme immémorables.

C'est précisément là le nœud de l'effet recherché: le personnage produit du *mémorable*, c'est-à-dire un énoncé digne d'être consacré, ancien en droit, nouveau en fait. C'est parce que cet énoncé est digne d'être ancien, qu'il peut prétendre à un statut "monumental". Il inaugure en aval une série illimitée de reprises en se présentant comme l'écho d'une série illimitée de reprises en amont. Il vise donc à produire dans la réalité ce qui n'est au fond qu'une prétention énonciative: se présentant comme une sentence appartenant déjà à un savoir partagé, il prescrit par là-même sa reprise.

On peut mettre ces maximes théâtrales en contraste avec des énoncés détachés de textes philosophiques. On écarte ici le cas particulier des philosophies, en particulier dans l'Antiquité, qui produisent des énoncés originellement détachés, sortes de slogans qui étaient destinés à servir de règle de vie ou de support à la méditation. Nous évoquons seulement les textes où telle ou telle séquence est marquée comme détachable. Cette détachabilité peut être indiquée de diverses façons:

- Parce qu'elle est reprise dans le paratexte, en particulier sous forme de titre ("L'existentialisme est un humanisme" (livre de Sartre)) ou d'intertitre;
- Dans le fil du texte proprement dit: en lui affectant une position saillante, surtout l'incipit ou la clausule;
- Par l'embranchement énonciatif: en lui conférant une valeur généralisante ou générique;
- Par une structuration prégnante de son signifiant (symétrie, syllepse...) et/ou de son signifié (métaphore, chiasme...);
- Par le métadiscours: en faisant ressortir tel ou tel énoncé: par exemple une reprise catégorisante, anaphorique ou cataphorique: "cette vérité essentielle...".

Voici un exemple de séquence philosophique détachable; elle conclut le chapitre I des *Deux sources de la morale et de la religion* de Bergson:

[...] Tout s'éclaire au contraire, si l'on va chercher, par-delà ces manifestations, la vie elle-même. Donnons donc au mot biologie le sens très compréhensif qu'il devrait avoir, qu'il prendra peut-être un jour, et disons pour conclure que *toute morale, pression ou aspiration, est d'essence biologique*. (1951: 103).

Ici la détachabilité de la séquence en italique est manifeste: elle cumule une saillance textuelle (position de clausule d'un chapitre d'une œuvre qui n'en contient que 4), autonomisation déictique (énoncé généralisant), opération métadiscursive ("disons pour conclure") qui fait ressortir l'énoncé; elle est également brève et paradoxale (par rapport à la doxa et par rapport à la représentation commune de la doctrine bergsonnienne, qui passe pour spiritualiste). Cet énoncé est donc un candidat idéal au statut de formule philosophique.

Pour de tels marquages, qui formatent un fragment comme détachable, candidat à une reprise, on ne peut pas parler de "citation": il s'agit seulement d'une mise en relief qui est opérée par rapport au reste des énoncés. A la différence de la maxime cornélienne, ce type de détachement semble étroitement lié à la position finale d'une unité textuelle (section, chapitre, livre). On parlera ici de *surassertion*, et l'on dira qu'une séquence *surassertée* dans un texte

- est relativement brève, de structure prégnante sur le plan du signifié et/ou du signifiant;
- se trouve en position saillante, le plus souvent en début ou en fin de texte, de manière à lui donner le statut d'un condensé sémantique, le produit d'une sorte de sédimentation de la dynamique du discours;
- est en relation thématique avec l'un des enjeux essentiels du passage concerné: il s'agit d'une prise de position sur un point sujet à débat;
- suppose une "amplification" de la figure de l'énonciateur.

2. Surassertion et détachement dans la presse

Muni de cette notion de "surassertion", nous allons maintenant en venir à la presse écrite contemporaine. Considérons pour commencer ce dernier paragraphe d'un article du *Figaro économie*:

France Telecom devient une entreprise privée

[...] Et comme deux autres formes symboles, Renault et Air France, deux groupes publics sauvés grâce aux deniers publics privatisés pour leur permettre de devenir de vrais champions mondiaux, France Télécom illustre à son tour la difficile métamorphose de "France Entreprise". Car *en ce début du XXI^e siècle, il est impossible de faire de la bonne industrie si on n'est pas capable d'être aussi un bon actionnaire* (article signé "Y. Le G.", *Le Figaro économie*, 02.09.2004: II). C'est nous qui soulignons.

Le lecteur perçoit aisément que la dernière phrase est surassertée, par ses propriétés énonciatives aussi bien que par son lien avec la thématique centrale de l'article, donnée dans le titre. Néanmoins, cette surassertion n'est pas reprise dans le paratexte de l'article, comme c'est souvent le cas dans les journaux. Cela s'explique sans doute par l'absence d'autorité de l'auteur, qui ne signe d'ailleurs qu'avec ses initiales. L'identité de la source joue en effet un rôle essentiel dans cette affaire.

Dans les médias contemporains, les énoncés détachés prolifèrent. Les journalistes et leurs collaborateurs passent leur temps à découper des fragments de textes pour les convertir en citations (pour les titres et les intertitres, les compte rendus, les résumés, les interviews, etc.). C'est le cas p.ex. dans ces deux titres d'articles pris au hasard:

- Au Quai d'Orsay: "Les déclarations prêtées au ministre ne sont pas crédibles" (*Le Monde*, 24.01.04: 8).

- Jean-Louis Borloo, ministre de la ville, sur les zones urbaines sensibles: "Les cités doivent devenir des quartiers ordinaires" (*Libération*, 10.11.03: 14).

Dans le même ordre d'idées, on peut aussi évoquer le phénomène qu'en France les médias audiovisuels dénomment "petites phrases", ces brèves citations qui sont découpées pour être reprises dans les émissions d'information, car jugées significatives dans un état déterminé de l'opinion. En fait, il est impossible de déterminer si ces "petites phrases" sont telles parce que les locuteurs des textes sources les ont voulues telles, c'est-à-dire détachables, vouées à la reprise, ou si ce sont les journalistes qui les disent telles pour légitimer leur découpage. De toute façon, par le jeu classique d'anticipation des modalités de la réception, les auteurs des textes sources, qui sont en général des professionnels de la vie publique, ont tendance à anticiper les réemplois qui vont être faits de leurs propos, et donc à essayer de contrôler les détachements. C'est ainsi devenu une routine pour les locuteurs familiers des médias que de placer des énoncés dans des positions textuelles distinguées – le plus souvent en fin d'unité textuelle – de façon à les rendre détachables et à favoriser leur circulation ultérieure. Comme s'ils indiquaient en pointillés quels fragments ils espèrent voir repris. Regardons par exemple cette interview de l'acteur Samuel Le Bihan parue dans un hebdomadaire de télévision:

Vous dites qu'incarner un nouveau rôle, c'est partir à la découverte de soi. Qu'avez-vous exploré cette fois?

La relation avec mon frère. Quand il a eu 16 ans, nos parents se sont séparés. Il a quitté l'école – il était très turbulent comme son grand frère – et il est venu vivre avec moi. J'avais 23 ans et je me suis occupé de lui avec toute la maladresse de mon jeune âge: j'ai voulu lui donner le meilleur, pour qu'il réussisse là où j'avais échoué. Bref, *je voulais jouer au père et je n'en avais pas la carrure*.

Avec les femmes, Rapha a une façon très enfantine de séduire...

Oui et en cela il me ressemble: en dépit de mes efforts pour avoir l'air adulte, il y a en moi une part d'enfance qui ne demande qu'à exister. Quand on grandit, on joue toujours à l'homme. Adolescent, j'ai eu l'impression qu'on me demandait de mettre en avant ma virilité. Mon côté fofou, il a bien fallu le planquer. Finalement, *"c'est quand je joue ou quand je séduis que je redeviens un même"* (*Télé Star*, 12-18.04.03: 17).

Les deux énoncés placés en fin d'intervention sont détachables: par leur position en fin d'unité textuelle, par la présence d'un connecteur reformulatif ("bref", "finalement"), par leur structure sémantique et prosodique prégnante.

Dans ce genre d'article, la détachabilité a partie liée avec le titrage, l'intertitrage, les légendes des photos. Ainsi dans cette interview trouve-t-on en position paratextuelle deux énoncés détachés entre guillemets, l'un près de la photo de l'acteur ("Il y a en moi une part d'enfance qui ne demande qu'à exister"), l'autre en titre ("Avec les femmes je joue la légèreté"). Il est normal que dans une interview, ce soient de manière préférentielle les affirmations de l'interviewé sur soi qui soient marquées comme détachables; en revanche, dans un exposé philosophique la détachabilité concerne plutôt des thèses, des énoncés génériques à teneur doctrinale forte.

Considérons à présent cet autre entretien, accordé au quotidien gratuit *20 minutes* par le mathématicien Gilles Dowek, professeur à l'Ecole Polytechnique. Son titre est "L'âge d'or des mathématiques, c'est aujourd'hui". Son détachement s'est fait à partir d'une surassertion, marquée à la fois par la position en fin d'intervention, un connecteur de reformulation ("autrement dit") et une structure sémantique prégnante, qui joue de l'opposition topique "âge d'or" / "aujourd'hui":

[...] on pense trop souvent qu'elles (= les mathématiques) appartiennent au passé, alors que la moitié des mathématiciens qui ont sévi au cours de l'Histoire sont... vivants et en exercice. *Autrement dit, l'âge d'or des mathématiques, c'est aujourd'hui* (18.10.04: 39).

Les énoncés détachés ne figurent pas seulement dans le paratexte d'articles. Ils sont bien souvent autonomes. On doit en effet opérer une distinction entre détachement *fort* (énoncés dissociés du texte source) et détachement *faible* (énoncés se trouvant dans le paratexte du texte source). A vrai dire, quand il y a détachement "fort", pour le lecteur le texte source n'existe pas. P.ex., à moins de faire une enquête qui n'est pas à la portée de tout le monde, il ne va pas remonter à cet entretien dans lequel Giscard d'Estaing aurait dit du mal de Raffarin:

La phrase qui tue: Valéry Giscard d'Estaing: "Raffarin, cela a été trois mois d'illusions, trois mois d'incertitudes et, depuis, c'est la certitude qu'il n'est pas à la hauteur" (*20 minutes*, 18.12.03: 23).

A côté de cette rubrique "La phrase qui tue", on en trouve d'autres, comme "La citation du jour":

La citation du jour: "Il y a une panne européenne, il y a une crise, mais ce n'est pas l'explosion". Le commissaire européen **Michel Barnier**, hier (*Métro*, 15.01.03: 4).

ou encore "C'est dit!":

C'est dit! "Tous ceux qui vivent en France doivent se soumettre aux règles et coutumes de la société française". Le Conseil représentatif des institutions juives de France a salué, hier, le discours du chef de l'Etat (*20 minutes*, 18.12.03).

Il existe aussi des groupements d'énoncés détachés. Ainsi, *Métro* sous la rubrique "Ils ont dit" propose des listes de citations. Par exemple l'une d'elles, qui porte sur le Moyen Orient, juxtapose une série d'énoncés de G. Bush, Tony Blair, Ariel Sharon, Dominique de Villepin, Kofi Annan.

Mais l'unité thématique n'est pas nécessaire pour qu'il y ait groupement, comme le montre une rubrique courante dans les hebdomadaires du style "news magazines": les doubles pages qui forment un patchwork de citations. Dans l'hebdomadaire brésilien *Veja*, la rubrique "Veja essa" aligne par exemple, à la date du 3 septembre 2003 (p. 34-35), dix-huit citations où se mélangent politique et monde du spectacle.

En voici deux:

"O Brasil deve ter cuidado para o espetaculo do crescimento nao ser um vô de galinha". (Julio Sérgio Gomes de Almeida, economista do Instituto de Estudos para o Desenvolvimento Industrial, em entrevista a Paulo Henrique Amorim, no site Uol News)².

"Eu me acho linda". (Preta Gil, cantora, a filha robusta do ministro da Cultura, Gilberto Gil, que posou nua para o encarte do seu CD)³.

Ce n'est en rien un phénomène réservé à la presse populaire, mais il prend des formes variables, en fonction du type de journal concerné. C'est ainsi que *Le Monde*, qui se veut un journal de référence pour les élites, y recourt en marquant sa différence, du moins en surface. Un long article du 29 février 2004 (p. 22), intitulé "Les vingt jours qui ont ébranlé la rédaction de France 2", est ainsi parsemé de cinq énoncés détachés guillemetés et en italique grasse, associés à une petite photo en noir et blanc du visage de leurs locuteurs. Ce qui est original ici, par rapport aux exemples que nous avons déjà évoqués, est qu'il s'agit d'un processus de second degré, où le détachement opère sur une citation, et non sur une énonciation première. En effet, il s'agit d'extraits de citations qui figurent dans le corps de l'article. Voici ces cinq énoncés détachés:

"Alain Juppé a tranché (...), il a décidé de prendre du champ [...]. Un retrait qui sera progressif". DAVID PUJADAS

"Nous ne sommes pas assez proches des hommes politiques, et voilà ce qui nous arrive". OLIVIER MAZEROLLE

"Il faut que toute disposition soit prise pour que ce genre de faute ne se reproduise plus". JEAN-JACQUES AILLAGON

"L'erreur commise [...] doit nous conduire à revoir nos procédures dans nos journaux et nos reportages". MARC TESSIER

"Il ne s'agit pas de tourner la page, mais de tirer les enseignements de ce qui s'est passé". ARLETTE CHABOT

Pour deux sur cinq de ces citations l'autonomie de l'énoncé détaché est affaiblie par la présence ostensible de coupes marquées par des points de suspension entre parenthèses. On peut y voir le résultat d'un compromis entre la logique du détachement et la nécessité de préserver l'ethos de sérieux que revendique un journal comme *Le Monde*, qui ne se donne pas le droit de modifier les paroles citées.

L'indépendance relative de l'énoncé détaché à l'égard du texte source se fait plus visible quand un détachement "faible" permet de percevoir des altérations de l'énoncé originel. En voici deux exemples particulièrement nets, puisque ce sont de simples suppressions: celle d'une phrase incise à fonction

2 "Le Brésil doit faire attention à ce que le spectacle de la croissance ne soit pas un mirage". (Julio Sergio Gomes de Almeida, économiste de l'Institut d'Etudes pour le Développement Industriel, dans un entretien avec Paul Jenrique Amorim, sur le site Uol News).

3 "Je me trouve belle". (Preta Gil, chanteuse et robuste fille du ministre de la Culture, Gilberto Gil, qui a posé nue pour la couverture de son CD).

d'autocorrection (H. Chalayan) et celle d'un circonstant (Valéria Bruni-Tedeschi):

(Titre) Hussein Chalayan: "Je suis très sexuel"

[...] "Les gens pensent que, parce que vous intellectualisez votre travail, vous ne pouvez pas être quelqu'un de très physique. Les deux ne sont pas antagonistes! *Je suis*, et j'ai toujours été, *quelqu'un de très sexuel*" (*Jalouse*, n° 58, mars 2003: 159) C'est nous qui soulignons.

(Chapeau) "J'ai découvert que ce n'était pas triste de devenir adulte".

Alors elle s'écoute grandir, se regarde évoluer: "*J'ai découvert* en réalisant un film *que ce n'était pas triste de devenir adulte!* Comme actrice, je restais à une place un peu enfantine, où on se laisse diriger et on s'efforce de plaire [...]" (*Le Figaro*, 02.10.04: 28) C'est nous qui soulignons.

On constate le même phénomène dans ce texte qui couvre toute une page du *Nouvel Observateur* (23-29.10.03: 27), sous la signature de trois personnalités du parti socialiste (Jean-Luc Mélenchon, Vincent Peillon, Manuel Valls). Il est doublement titré par deux énoncés détachés entre guillemets, de tailles différentes, placés dans le paratexte de leur texte source (détachement faible donc):

"On ne trie pas les citoyens en fonction de leur origine ou de leur religion"

**"Monsieur Ramadan
ne peut pas être des nôtres"**

Le titre en gras renvoie à la dernière phrase du texte, qui est fortement surassertée: "Et pour cela M. Ramadan ne peut pas être des nôtres". Il y a ici convergence entre les intentions des locuteurs et les contraintes journalistiques; peu importe que cette convergence soit une anticipation des trois signataires ou, comme c'est probable, le résultat d'une collaboration entre eux et la rédaction du magazine. Quant à l'autre titre, son détachement s'accompagne à la fois de l'extraction d'une complétive et de l'abaissement de la négation: "Républicains, nous ne pouvons admettre que l'on trie les citoyens français en fonction de leur race, de leur origine, de leur religion".

On peut aller plus loin dans la transformation du texte source, comme le montre cet entretien avec l'actrice, Alexandra Kazan, qui a pour titre:

Alexandra Kazan: "Pour durer dans ce métier, il faut être costaud"

Or, le texte placé en dessous donne une version sensiblement différente:

Les gens ne se rendent pas compte, ils ont l'impression que lorsqu'on est connu, on est arrivé. Mais c'est difficile de durer. Il faut être très costaud psychologiquement. Parfois, je le suis, parfois non (*Télé Star*, 19.10.03: 91).

On le voit, un mouvement argumentatif réparti sur quatre phrases, avec diverses modulations du locuteur, se trouve ici transformé en une phrase unique généralisante, une sorte de sentence.

Regardons maintenant cet entretien de quatre pages qui a été accordé par les premiers vainqueurs de l'émission de télé-réalité "Le Bachelor", Olivier et

Alexandra. Un grand titre s'étale sur les deux premières pages, titre repris en haut de la page suivante:

Olivier et Alexandra

"Si ça ne marche pas entre nous, on vous le dira"

Pourtant, dans le texte source cet énoncé n'a pas Olivier et Alexandra pour locuteurs, mais le seul Olivier; en outre, l'énoncé originel est très différent:

"O.: Si, un jour, ça va moins bien entre nous, on ne le cachera pas non plus" (p.18).

Je ne vais pas commenter ici les raisons de cette transformation, mais on voit qu'elle élimine des modulations, de manière à renforcer l'autonomie et le caractère lapidaire de l'énoncé, de façon à projeter sur lui une surassertion rétrospective.

Ces transformations de l'énoncé originel touchent même *Le Monde*, même si c'est dans une proportion moindre. Une analyse plus attentive de l'article évoqué plus haut révèle que deux seulement sur les cinq énoncés détachés reprennent exactement les citations de l'article. Par exemple celle de Marc Tessier est différente de sa source; nous mettons **en gras** ce qui a été modifié:

- Enoncé détaché:
"L'erreur commise (...) doit nous conduire à revoir nos procédures dans nos journaux et nos reportages". MARC TESSIER
- Texte source:
Dans un communiqué, il lui rend hommage en soulignant que "l'erreur commise (...) doit nous conduire, **dans un souci d'exigence et de rigueur**, à revoir nos procédures dans nos journaux **comme dans** nos reportages".

Comme on peut s'y attendre, les modifications apportées tendent à accentuer le caractère formulaire, à formater les énoncés détachés en surassertions rétrospectives.

Jusqu'ici nous avons centré notre attention sur des détachements qui relèvent d'une logique de discours direct. Nous allons signaler en passant un phénomène relevant du discours indirect qui constitue une forme apparentée.

Dans l'entretien de l'acteur Samuel Le Bihan; l'une des questions du journaliste était la suivante:

Vous dites qu'incarner un nouveau rôle, c'est partir à la découverte de soi. Qu'avez-vous exploré cette fois? (C'est nous qui soulignons).

La formule citée au discours indirect pourrait constituer un énoncé détaché ("Incarner un nouveau rôle, c'est partir à la découverte de soi"). Ici il n'y a pas à proprement parler de détachement, mais le préfixe "vous dites que...", par la reprise qu'il implique, a pour effet de marquer rétrospectivement comme surasserté l'énoncé qui suit. On notera l'emploi du présent de l'indicatif pour "dites"; c'est moins un présent d'énonciation qu'un présent qui suppose un sujet invariant par rapport à la diversité des situations de communication dans le temps et l'espace. Ce "vous dites que..." suppose une opération de

détachement faible, à partir d'une intervention antérieure du même entretien, ou de détachement fort si la phrase est censée avoir été énoncée dans une autre situation. Dans ce dernier cas il y a décontextualisation.

On en voit des illustrations avec ces deux énoncés, extraits d'un corpus de débat politique étudié par Diane Vincent (à paraître):

- "A chaque fois vous dites que ça va bien alors que c'est évident que ça va très mal dans le système de santé".
- "Rappelez-vous un jour vous disiez que *vous alliez couper 25% des fonctionnaires*. Vous le dites plus aujourd'hui là". (C'est nous qui soulignons).

On pourrait également verser à ce dossier ces formules autrefois rituelles dans le Parti communiste français: "Nous les communistes/au Parti communiste, nous disons que...", qui permettaient de présenter l'énoncé ainsi introduit comme la reprise d'une position, d'une thèse déjà validée. Le caractère collectif de l'énonciateur responsable et la dislocation syntaxique contribuaient à marquer chaque occurrence comme une parmi un nombre illimité d'autres, en amont et en aval.

3. L'aphorisation

Nous avons jusqu'ici parlé de "surassertion" pour des énoncés qui sont modulés par le locuteur de manière à être présentés comme détachables; dans cette perspective la surassertion est apparue comme une sorte d'amplification de certaines séquences du texte.

Le fonctionnement des médias a beau favoriser les séquences déjà formatées pour devenir des "petites phrases", on a vu que rien n'empêche un journaliste, par une manipulation appropriée, de convertir souverainement en "petite phrase" une séquence qui n'a pas été surassertée, voire de fabriquer des "petites phrases" à partir de plusieurs phrases. La non-coïncidence peut même toucher l'identité du locuteur cité; dans l'exemple du "Bachelor" cité plus haut, Olivier est le locuteur des énoncés détachés alors que dans le texte source, c'est Olivier et Alexandra qui sont donnés comme les locuteurs de ce "même" extrait détaché en titre. Les locuteurs sources se retrouvent ainsi bien souvent "surasserteurs" rétrospectifs d'énoncés qu'ils n'ont pas posés comme tels. Il se produit dès lors un décalage essentiel entre le locuteur effectif et ce même locuteur en tant qu'il est la source d'un énoncé détaché par la machine médiatique. Le surasserteur est alors le résultat du travail même de la citation. C'est encore plus évident pour les textes qui sont un produit collectif où interviennent le locuteur cité, son agent, le journaliste, le maquettiste, le responsable de rubrique...

Arrivé en ce point, on ne peut donc plus maintenir une continuité entre la surassertion et l'énoncé qui résulte du détachement. Une solution pour résoudre le problème serait de dire que l'énoncé surasserté implique un certain locuteur, et que l'énoncé détaché en implique un autre, que ces deux

instances soient ou non indexées par le même nom propre. Mais cette solution est sans doute trop drastique: c'est bien parce que c'est le *même* auteur qui a produit le texte source et l'énoncé détaché qu'il y a surassertion. Peut-on dire que le Giscard qui a dit "la phrase qui tue" sur Raffarin n'a rien à voir avec le Giscard qui a produit le texte dont est extraite cette phrase surassertée? Les problèmes soulevés par cette double auctorialité prennent vite un tour très philosophique. Nous allons donc laisser cette question ouverte car elle nous entraînerait trop loin, et allons plutôt mettre seulement l'accent sur la divergence entre la logique de la *surassertion*, qui fait ressortir une séquence sur un fond textuel, et une logique d'*aphorisation*⁴ (pour être exact de *détachement aphorisant*) d'un énoncé devenu autonome, en général constitué d'une seule phrase, qui implique une autre figure de l'énonciateur et du co-énonciateur et où un statut pragmatique spécifique est attribué à l'énoncé.

L'aphorisation implique en effet une figure d'énonciateur qui non seulement *dit* mais qui *montre qu'il dit ce qu'il dit*. Il *présente*, rend présente la force d'une énonciation qui engage une prise de position exemplaire, une responsabilité à la face du monde. L'énoncé aphorisé est censé offrir un "plus" qui se reporte sur le Sujet qui en est responsable. La décontextualisation constitutive de l'aphorisation tend à rendre énigmatique l'énoncé: en faisant entrevoir une *réserve* de sens dans l'exhibition même, il appelle la glose, active le travail interprétatif du destinataire.

On est alors conduit à s'interroger sur les implications "anthropolinguistiques" de cette aphorisation. Pourquoi cette profusion de maximes, de devises, de sentences, de "petites phrases", de "phrases qui tuent", de "citations du jour", de "il l'a dit", d'énoncés détachés, titres, intertitres, accroches...?

A un premier niveau, on peut répondre à cette question en invoquant les contraintes spécifiques des différents genres ou types de discours. De même que la formule philosophique est liée au caractère doctrinal du discours philosophique, aux nécessités de l'enseignement, la "petite phrase" des médias est indissociable du fonctionnement de la machine télévisuelle ou radiophonique contemporaine. Cela ne fait pas le moindre doute, mais la question de l'aphorisation touche aussi à la nature même de l'énonciation, à quelque chose qui trouve à s'inscrire dans des fonctionnements linguistiques, variables selon les langues.

4 Le choix de ce terme n'est pas totalement satisfaisant; en grec *aphorizo* signifie avant tout une opération de détermination, et *aphorisma* une définition. Nous préférons nous appuyer sur l'usage français contemporain qui voit dans l'aphorisme, de manière plus large, "une phrase d'allure sentencieuse, qui résume en quelques mots une vérité fondamentale" (*Grand Larousse de la langue française*).

On peut évoquer par exemple la question des phrases nominales en indo-européen, telles que les étudie Benveniste (1966: 151-167), ces phrases à prédicat nominal sans verbe. On le sait, Benveniste s'attache à montrer que la phrase nominale et sa contrepartie à copule (p.ex. en latin "Homo homini lupus" et "Homo homini lupus est") constituent deux énonciations de types distincts. Avec la phrase dite nominale "une assertion nominale, complète en soi, pose l'énoncé hors de toute localisation temporelle ou modale et hors de la subjectivité du locuteur". (1966: 159-160). En grec ancien, par exemple,

"La phrase nominale a valeur d'argument, de preuve, de référence. On l'introduit dans le discours pour agir et convaincre, non pour informer. C'est hors du temps, des personnes et de la circonstance, une vérité proférée comme telle. C'est pourquoi la phrase nominale convient si bien à ces énonciations où elle tend d'ailleurs à se confiner, sentences ou proverbes, après avoir connu plus de souplesse" (1966: 165).

Sur le cas de la phrase nominale on saisit nettement l'intrication entre dimensions référentielle, modale et textuelle: c'est à la fois un énoncé non embrayé, un énoncé qui fait autorité, dont la responsabilité est attribuée à une instance qui ne coïncide pas avec le producteur empirique de l'énoncé, et un énoncé qui n'appartient pas à un texte (proverbes, adages...).

Dans une société où domine l'oralité l'aphorisation entretient sans aucun doute des relations privilégiées avec la mémoire, la généralisation, les formes poétiques, les genres sentencieux, l'autorité des anciens ou des sages. Dans une société dominée par les médias audiovisuels ce sont les opérations de découpage et de mise en scène des énoncés détachés qui passent au premier plan. Mais le type d'énonciation engagé est fondamentalement le même. Avec l'aphorisation, on touche en effet à l'archaïque. A travers elle, c'est le dire vrai d'un Sujet plein qui se rassemble dans l'unité imaginaire d'une assertion autonome.

L'aphorisation ramène en deçà de la diversité générique et de la spatialité textuelle. Le point de vue des spécialistes du discours, pour qui, dans la lignée de Bakhtine, il n'est de parole qu'enfermée dans l'horizon d'un genre, s'oppose donc ici à l'idéologie spontanée des locuteurs, profondément inscrite dans l'usage de la langue. Tout se passe comme si entre une aphorisation et un texte, il n'y avait pas tant une différence de taille qu'un changement d'ordre: une aphorisation échappe au régime usuel de l'opposition entre phrase et texte. La différence d'ordre entre l'énoncé aphorisé et une unité textuelle renvoie à une coupure profonde entre ce qui relève d'un genre de discours et ce qui excède tout genre, entre la pluralité irréductible des modes de subjectivation énonciatives et des jeux de langage et le geste par lequel un Sujet de plein droit se pose face à une collectivité où il y a perpétuellement mise en jeu des valeurs. L'aphoriseur prend de la hauteur, il libère l'ethos d'un homme autorisé, au contact d'une Source transcendante, au-delà des interactions et des argumentations. Avec l'aphorisation l'effacement du cotexte va de pair avec un renforcement de l'engagement illocutoire. Quand Marx dit "La religion est l'opium du peuple", ou Olivier et Alexandra "Si ça ne

marche plus entre nous, on vous le dira", ils sont censés énoncer une vérité réfléchie, soustraite à la négociation, l'expression d'une totalité: une doctrine philosophique, une conception de l'existence. La présence fréquente de photos des locuteurs à côté des aphorisations (même dans *Le Monde*) n'apparaît pas comme un accident, mais comme la manifestation de cet archaïque: la photo, en général du visage, authentifie l'aphorisation du locuteur comme étant sa parole, celle qui en fait un Sujet. L'ordre de l'aphorisation est donc mobilisé de manière privilégiée par ceux qui portent devant des tribunaux tel ou tel énoncé, préalablement détaché, pour le faire condamner: pas question de rapporter à un genre, à une situation, ce qui relève d'un Sujet responsable qui est dans l'erreur.

On pourrait donc compliquer un peu la typologie des régimes énonciatifs. On sait que Benveniste avait distingué deux grands plans d'énonciation ("histoire" et "discours"), bipartition retravaillée par différents chercheurs, en particulier Simonin-Grumbach (1975) et Bronckart *et alii* (1985), récemment par Rabatel (2005). Mais ce retravail des propositions de Benveniste s'exerce à l'intérieur des énonciations qui se présentent comme des textes, que ceux-ci soient monologiques ou dialogiques, écrits ou oraux. Pour prendre en compte l'ordre de l'aphorisation, il faudrait commencer par opérer une distinction principielle entre les *énonciations d'ordre aphorisant* (ou *énonciations aphorisantes*) et les *énonciations d'ordre textualisant* (ou *énonciations textualisantes*). Ces énonciations d'ordre aphorisant peuvent être *originelles* (proverbes, adages, devises, slogans...) ou *dérivées*, quand elles résultent d'un détachement. On a vu ce qu'il en était dans la presse.

Bibliographie

- Bastian, S. & Hammer, F. (2004). La citation journalistique – une étude contrastive. In: J.M. Lopez-Munoz *et al.* (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*. Paris: L'Harmattan, 519-530.
- Benveniste, E. (1966). *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- Bronckart, J.-P. *et al.* (1985). *Le fonctionnement des discours. Un modèle psychologique et une méthode d'analyse*. Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé.
- Darde, J.-N. (1988). Discours rapporté-discours de l'information; l'enjeu de la vérité. In: P. Charaudeau (éd.), *La presse. Produit. Production. Réception*. Paris: Didier, 93-111.
- Flottum, K. (2000). Le discours rapporté dans l'éditorial. In: *Travaux de linguistique*, 41, 107-115.
- Komur, G. (2004). L'îlot textuel et la prise de distance par le locuteur dans le genre journalistique. In: J.M. Lopez-Munoz *et al.* (éds), *Le discours rapporté dans tous ses états*. Paris: L'Harmattan, 54-63.
- Laroche-Bouvy, D. (1988). Emergence de l'interaction verbale dans la presse écrite. Fonction de la citation. In: P. Charaudeau (éd.), *La presse. Produit. Production. Réception*. Paris: Didier, 113-130.
- Maingueneau, D. (1998). *Analyser les textes de communication*. Paris: Dunod.
- Rosier, L. (2002). La presse et les modalités du discours rapporté: l'effet d'hyperréalisme du discours direct surmarqué. In: *L'information grammaticale* 94, 27-32.

- Maingueneau, D. (2004). Citation et surassertion. In: Polifonia 8. Cuiabà (Brésil), 1-22.
- Marnette, S. (2004). L'effacement énonciatif dans la presse contemporaine. In: Langages 156, 51-64.
- Rabatel, A. (2005). La part de l'énonciateur dans la construction interactionnelle des points de vue. In: Marges linguistiques 9, 115-136.
- Simonin-Grumbach, J. (1975). Pour une typologie des discours. In: Kristeva J. *et al.* (éds). In: Langue, discours, société. Paris: Seuil.
- Tuomarla, U. (2000). La citation mode d'emploi. Sur le fonctionnement du discours rapporté direct. *Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Humaniora* 308.
- Vincent, D. (à paraître en 2006). Le discours rapporté dans le discours politique: un révélateur de la construction des idéologies et de l'image publique. Actes du Colloque de Cadix, Dans la jungle des discours: genres de discours et de discours rapporté, mars 2004.